

FACÉTIES

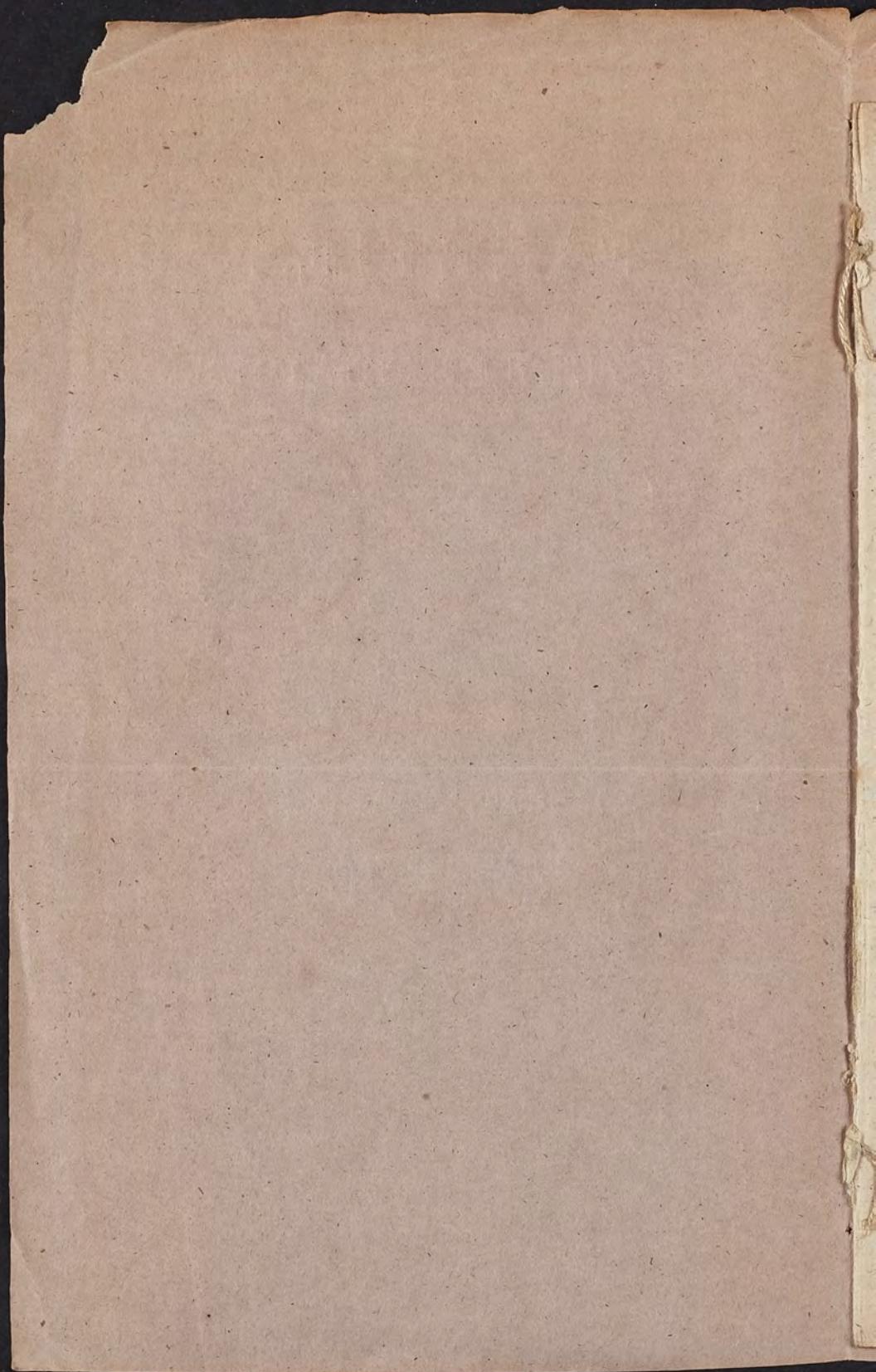
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





LISTE VÉRITABLE

DES PERSONNES

QUI SERONT PENDUES EN 98
ET CELLES QUI SERONT PORTÉES EN TRIOMPHÉ

No. I.

OH ! pour le coup , vous ne l'échapperez pas , ouï
vous serez tous pendus , messieurs les patriotes , en 1798 ;
on commencera par vous , Législateurs audacieux ,
qui avez osé fonder les colonnes de la Liberté , de
l'Egalité parmi les hommes ; qui avez osé détruire
tou'es les lignes de démarcation . Vous avez eu la té-
mérité de décréter que les dignités , les titres , les cor-
dons bleus , rouges , verts et noirs ; que les grandes et
petites croix , les crachats en soleil d'or et d'argent ,
les mîtres , les chapeaux rouges , les soutanes violettes ,
les crosses , les mortiers , les armoiries , n'étoient que
des parures chimériques qui décoroient souvent des
ânes . Vous avez supprimé ces belles distinctions , ces
glorieuses dénominations de princes , ducs , marquis ,
comtes , vicomtes , barons , archevêques , évêques ,
abbés , prieurs , doyens , grands-chantres , curés , vi-
caires , docteurs , licenciés , bacheliers , grands-vi-
caires , céleriers , chambellans , aumôniers , châ-

A



moines. Vous n'avez pas voulu admettre des rangs dans l'église, dans le barreau ; vous n'avez pas voulu reconnoître la noblesse ; vous avez eu l'impudence de prétendre que tous les hommes étoient égaux ; qu'il n'y avoit ni premiers ni derniers ; que le mot de roture valoit celui de noblesse. Vous n'avez pas hésité de décréter qu'il n'y avoit de la différence, de la distance de tel à tel homme, que par les vertus, les talens et les sciences. Oui, messieurs les Législateurs, vous serez pendus en 1798. Malheureux insensés ! qu'avez-vous prononcé ? Vous n'avez pas seulement voulu reconnoître la prééminence des richesses sur l'indigence. Vous avez poussé le délire jusqu'à prétendre qu'on avoit souvent lieu de rougir de son opulence, et rarement de sa pauvreté. Vous avez dépouillé les cardinaux, les prélats, les riches prestolets, les moines luxurieux de leur faste, de leurs seigneuries, de leurs gros domaines, châteaux, forêts, chasses, fiefs, capitaineries, carrosses, laquais ; de leurs insolents officiers, de leurs suisses à larges baudriers, de leurs superbes danois, de leurs singes, de leurs perroquets. Vous n'avez pas seulement eu la complaisance, l'honnêteté, la charité même de leur laisser les moyens d'entretenir des maîtresses à gros frais. Inexorables que vous avez été, à peine leur avez-vous laissé la facilité de faire des cadeaux à de simples grisettes et des cocus.

Vous n'avez pas encore jugé à propos qu'il existat en France environ huit millions de fainéans, engrangés d'ignorance et d'oisiveté, qui vécussent dans un célibat scandaleux et contraire au vœu de la nature,

aux dépens des autres hommes ; en mettant à profit leur crédulité , leurs erreurs et des mensonges , avec un air vertueux , contrit et persuasif.

Vous n'avez pas voulu que la plus belle portion du genre-humain , qui fait nos charmes et nos plaisirs ; qui nous console dans nos peines , en s'associant à nous , fut condamnée à languir isolée et victime dans un cloître , sous la ridicule et tyannique discipline d'une vieille supérieure , blanchie dans la routine , les préjugés , les grimaces , les momeries , et entêtée de la fausse morale de vieux papelards , aussi fous , aussi comiques qu'elle , qui couverts des lépres de l'hérésie , et sévrés du sens commun , poussent leur originalité au point de vouloir passer pour des saints en n'étant que des crânes , des libertins sournois , des gourmands et des avares. Vous n'avez pas voulu laisser subsister plus long-tems ces abus révoltans et criminels. Vous avez ordonné que la mère ne contraindroit plus sa fille à faire , entre quatre murailles , des vœux de continence et de virginité , pour grossir , à ses dépens , la fortune d'un frère ou d'une sœur. Vous n'avez pas voulu qu'une innocente pupille fut forcée de renoncer aux plaisirs de l'hymenée , aux douceurs de l'union conjugale , aux attractions irrésistibles de la jouissance et de la volupté qui avoient fait le bonheur de sa marâtre ; vous avez voulu qu'elle se mariait librement , à son goût , qu'elle sortit du cloître pour épouser son amant , fut-il un capucin.

Mais , messieurs nos législateurs par *interim* , vous avez été bien plus loin. Ah ! monstres que vous êtes ! vous n'avez pas rougi , vous n'avez pas tremblé de

juger, de condamner le premier des tyrans, celui par l'autorité de qui dix milles scélérats de tout rang, de toute robe, de toute couleur, de toute figure, de toute statuue, faisoient le malheur de la plus belle, de la plus scâvante, de la plus industrieuse, de la plus patiente, de la plus courageuse, de la plus sensible, de la plus laborieuse nation de la terre. Vous avez, ô ciel ! envoyé à l'échaffaud votre monarque, votre roi, le petit fils d'un S. Charlemagne, d'un S. Louis. Qui vous serez irrémissiblement pendus en 1793. Eh ! qu'a-voit commis ce bon roi, cet honnête homme ? Quels étoient ses défauts, ses griefs ? Quels étoient ses crimes.

Il n'avoit à se reprocher que des foiblesses, des injustices ; il n'étoit que brutal, que grossier, qu'ivrogne et borné ; mais il étoit bon, économe, hon père, bon mari, bon frère, bon parent, pacifique, sans faste, sans ostentation, il aimoit son peuple.

Ah barbares ! ah cruels ! vous avez tué, guillotiné, assassiné votre père ; avoit-il mérité la mort et le supplice ?

Il étoit *bon*, mais il étoit stupide, aveugle et ignorant comme feu *Midas*.

Il étoit *économe*, c'est-à-dire qu'il eût ramassé un sol pour en fruster un pauvre. La générosité, la grandeur, la magnificence lui étoient inconnus ; il aimoit si peu la dépense, qu'il rechignoit à faire travailler, et qu'il fallait lui arracher, lui subtiliser l'argent pour qu'il payât :

Il étoit *économe*, c'est-à-dire qu'il auroit voulu ramasser tout l'argent, tout l'or de son royaume, dans des coffres dont lui seul eut eu les clefs.

Il étoit *économme*, c'est-à-dire qu'il ne faisoit aucune dépense, qu'il ne s'amusoit pas même à faire une petite partie de jeu, eh pourquoi s'il vous plaît, messieurs les prodigues, messieurs les sensuels, messieurs les délicats? c'est parce qu'il craignoit de perdre son cher argent.

Il étoit *bon pere*, ah certainement! car il adoptoit les enfans des autres.

Il étoit *bon mari*; qui en peut douter? Il chérissoit sa femme, ou plutôt sa *Messaline*, qui étoit si complaisante pour son beau-frère d'Artois, pour un *Cigny*, pour un beau *Dillon*, pour ce galant Cardinal de Rohan, et pour tant d'autres qui lui plaisoient.

Il étoit *bon mari*; sans doute; tout ladre qu'il étoit, il souffroit les profusions, les libéralités prodigieuses, les dons énormes, les dilapidations de sa femme, qui a ruiné la France pour enrichir ses frères et sœurs, qui venoient tour-à-tour à la Cour pour remporter l'or, les diamans, les bijoux de la Couronne:

Il étoit *bon mari*; on ne conteste pas cette vérité; il pousoit sa condescendance au point de tolérer toutes ces compagnies de débauche et de libertinage, telles que la Polignac, par exemple, pour ne pas nommer les autres, qui scandalisoient et la Cour, et Paris, et l'Europe.

Il étoit *bon mari*; oui certes, car il étoit pleinement cornard, il le scayoit, il en étoit probablement content, puisqu'il laissoit à madame *Antoinette* toute licence, tout privilége, toute facilité, toute commodité, même nocturne, pour qu'elle le cocufiat. Il étoit si confiant, qu'elle a profité de sa bêtise pour commettre

des millions d'injustices , des passe-droits dans les titres , les places , les emplois. Il étoit si aveugle , qu'il n'a pas vu qu'elle le trahissoit , lui et toute la France , à l'ambition de la Maison d'Autriche ; qu'elle conduissoit la France à sa ruine et lui-même à l'échafaud ; en faisant égorger ses sujets à force d'argent , et c'est la seule fots qu'elle en a distribué.

Il étoit *bon frere , bon parent* : il leur a pardonné leurs vices , leurs crimes , leurs exactions , leurs vilenies , leurs bassesses , et généralement toutes leurs sottises et leurs infamies. *Où le grand' homme ! Oh le bon Roi !* juger à mort un pareil Monarque , un tyran si barbare , si bête , un tyran si plat , un assassin si lâche. Oui , Messieurs , vous serrez pendus en 1798 , vous l'avez bien mérité.

On ne fait pas un crime à Louis XVI d'avoir été un ivrogne , un chasseur , un grossier , un butor , un avare , un lâche , comme tous nos ci-devant princes , si mal élevé , d'ailleurs la nature l'avoit oublié dans la distribution de ses dons .

Mais Louis XVI étoit méchant , inhumain ; il a commandé le crime ; plus cruel que Charles IX , il a fait lâchement égorger un peuple qui l'aimoit , qui se faisoit illusion pour lui tout pardonner ; mais Louis XVI a été un des plus grands fléaux du genre-humain , un féroce , un monstre ; et certainement , aux yeux de la raison , il a mérité le sort affreux par lequel il a fini. Puisse cet exemple nécessaire , éclairer tous les potents et les rendre plus justes.

LISTE DES PERSONNES QUI SERONT
PENDUES EN 1798,

*Et de ceux qui seront honorés, comme ayant bien
mérité de la Patrie.*

Mirabeau. Tu étois un homme de génie, un philosophe, un véritable homme de lettres; tu as affronté le monarque, les grands, les corporations puissantes des parlemens, du clergé, les hommes d'état, les ministres; tu étois savant, tu parlois, tu tonnois, tu persuadois comme *Démosthene* et *Cicéron*. Tu as bien fait de mourir d'une mort prématurée, de la vérole. Quoiqu'on t'ait accusé d'avoir tergiversé dans tes principes, tu as été l'homme du peuple, son défenseur, son protecteur, son ami. Tu passes pour un mauvais sujet, et tu seras, quoique mort, pendu en effigie, comme *contumax*, en 1798.

Maury. On ne se choisit pas son père; tu es fils d'un Savetier de personne. Ce n'est pas ta faute. Tu es éloquent, tu as du mérite; on t'a loué, admiré, blâmé, déchiré, calomnié; on a eu tort. Tu aimais l'argent, les bénéfices, les honneurs; mais tu étois un faux bel-esprit, un académicien, un incrédule. Tu as prêché la religion, les mœurs, la vertu; tu n'étois qu'un fourbe, un scélérat, un perfide, un effronté disert; sans l'éloquence de Mirabeau, plus énergique, plus instruit que toi, tu aurois séduit, trompé tes auditeurs. Tu étois l'ami, le protégé du tyran, l'ennemi de la révolution et du peuple; tu seras divinisé comme un saint tutélaire, et tu seras honoré comme ayant bien mérité de la patrie.

La Fayette. Tu étois un ci-devant grand seigneur, allié aux maisons de *Noailles* et de *Mouchy*, dont tu as épousé la fille ; tu es revenu en France après la guerre de l'Amérique Anglaise, tout couvert de gloire et des faveurs de la cour. Tu as joué, au commencement de la révolution, le rôle du plus grand fourbe et du plus grand politique. Ami du roi, son protégé ; il t'a servi en trahissant le peuple qu'il affectait d'aimer. Il a perdu, détruit le beau régiment des Gardes - françaises ; on connaît ses perfidies au Champ-de-mars, à Vincennes ; le 31 mai, le 21 juin ; son manège en se démettant de la place de commandant général de la garde de Paris, ses liaisons avec *Antoinette*, ses voyages et ses projets exécutés dans les places frontières du nord, ses intelligences avec *Dumourier*, *Boullié*, d'*Antichamp*, *Bailly*, pour écraser le peuple, son émigration, sa captivité chez l'empereur, pour combattre les patriotes, les républicains. Son arrestation par l'ordre de ce même empereur, sa détention au château d'*Olmutz*, sa translation, sa liberté. Ce coquin est le plus profond, le plus poli des traîtres ; il a servi tous les partis, les a tous trahis avec de l'esprit naturel ; un beau physique mais sans génie ; il n'a pu soutenir ce rôle trop difficile, il a été suivi, étudié et démasqué de tous les partis qui le détestent, excepté celui des prêtres et des *Clichiens*, qui vont le faire revenir, lui rendront des hommages, et le placeront dans un des postes les plus éminens de la république ; en attendant qu'il soit en 1798, honoré comme un des bienfaiteurs de la patrie, qu'il a voulu incendier et anéantir.

La suite au 2.º n.º, qui contiendra une liste curieuse.

Se trouve chez la C. PRÉVOST, au dépôt général des nouveautés, rue de la Harpe, vis-à-vis celle Poupée.

De l'imprimerie de DONNIER, rue Jean de Beauvais.

